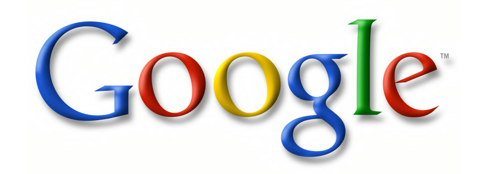
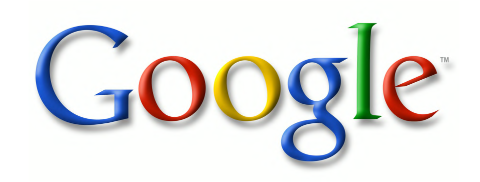
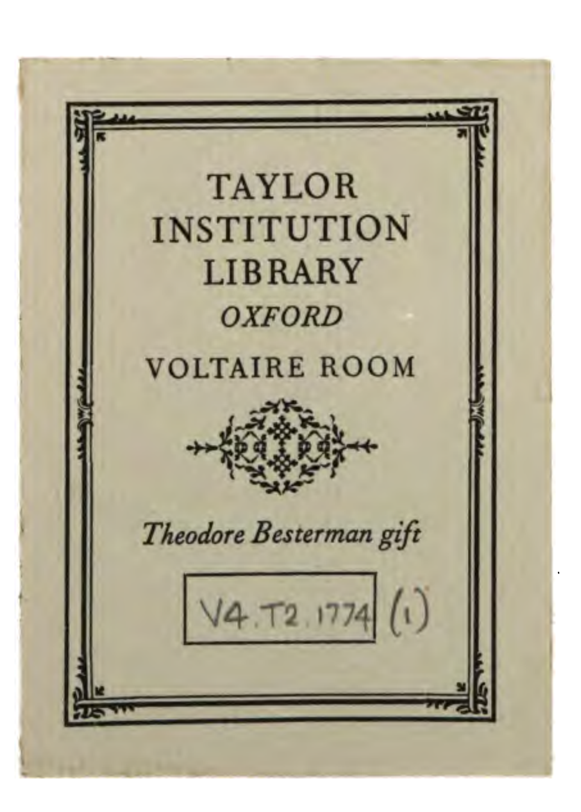
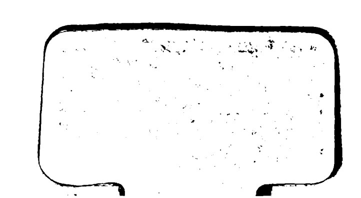





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
V4.T2.1774 (1)



LA

TACTIQUE

ET

AUTRES PIECES FUGITIVES.

Par Monſ. De VOLTAIRE.

A GENEVE:

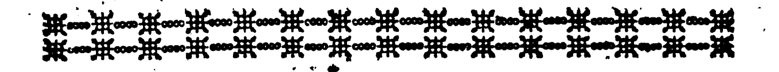
MDCC LXXIV.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



LA TACTIQUE.

J'ETAIS, Lundi passé, chez mon Libraire Caille,
Qui, dans son Magasin, n'a souvent rien qui vaille.
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, & sage autant que beau.
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique :
Il fait seul nos destins : prenez : c'est la Tactique.

La Tactique, lui dis-je ? Hélas ! jusqu'à présent,
J'ignorais la valeur de ce mot si savant.

Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence :

Des plus nobles eſprits il remplit tous les voeux.
J'achetai ſa Tactique ; & je me crus heureux.
J'eſpérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle eſt pourſuivie,
De cultiver mes goûts, d'être ſans paſſion,
D'aſſervir mes deſirs au joug de la raiſon,
D'être juſte envers tous, ſans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi ; je lis ; je ne m'occupe
Que d'apprendre par coeur un livre ſi divin.
Mes amis ! c'était l'art d'égorger ſon prochain.
J'apprends qu'en Germanie autre fois un bon prêtre
Pétrit, pour s'amuſer, du ſoûfre & du ſalpêtre ;
Qu'un énorme boulet qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas ;
Que d'un tube de bronze auſſi-tôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole,
Et renverſe, en deux coups prudemment ménagés
Cent automates bleus à la file rangés.

Mouſquet,

Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue;
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on
tue.

L'Auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui, dans un chemin creux, sans tambour & sans
bruit,
Discretement chargés de sabres & d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six Sentinelles ;
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flâmes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Ecrasent les enfans ; & las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église
Rendre grace au bon Dieu de leur noble entreprise ;
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui ;
Que, dans la ville en feu, l'on n'eût rien fait sans lui ;

Qu'on ne peut ni voler, ni violer ſon monde,
Ni maſſacrer les gens, ſi Dieu ne nous ſeconde.
   Etrangement ſurpris de cet art ſi vanté,
Je cours chez Monſieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends ſon volume, & lui dis en colère . . .
   Allez; de Belzébut déteſtable Libraire!
Portez votre Tactique au Chevalier de Tott;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabahoth.
C'eſt lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les Chrétiens inſtruit les infidèles.
Allez; addreſſez-vous à Monſieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout ſanglans de Bender & d'Azof.
A FREDERIC ſurtout offrez ce bel ouvrage;
Et ſoyez convaincu qu'il en fait davantage:
Lucifer l'inſpira bien mieux que votre auteur;
Il eſt maître-paſſé dans cet art plein d'horreur;
Plus adroit meurtrier que Guſtave & qu'Eugène.
Allez; je ne crois pas que la nature humaine

Sortit

Sortit (je ne sais quand) des mains du Créateur,
Pour insulter ainsi l'éternel Bienfaicteur,
Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance.
L'homme avec ses dix doits, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendoit déja si courts.
La goute avec sa craie ; & la glaire endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie ;
La fiévre, la catharre, & cent maux plus affreux ;
Cent Charlatans fourés, encore plus dangereux,
Auraient suffi, sans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre,
Je haïs tous les héros, depuis le grand Cirus
Jusqu'à ce Roi brillant qui forma Lentulus.
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, & je les donne au diable.
En m'expliquant ainsi, je vis que dans un coin
Un jeune Curieux m'observait avec soin ;

Son

Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De son grade à la guerre éclatans interprétes ;
Ses regards assurés, mais tranquilles & doux,
Annonçaient ses talens, sans marquer de courroux.
De la Tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.

Je conçois, me dit-il, la repugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son coeur attendri, se sent pour mon métier ;
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant ; Caïn tua son frère.
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point désolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux sû la Tactique Romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je professe aujour'hui
L'art de garder son bien, non de voler autrui.

Eh

Eh quoi ! vous vous plaignez qu'on cherche à vous
défendre ?
Seriez vous bien content qu'un Goth vînt mettre en
cendre
Vos abres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux ?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il eſt (n'en doutez point) des guerres légitimes. ;
Et tous les grands exploits ne ſont pas de grands
crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois ;
Il ſoutenait le droit de ſa naiſſance auguſte :
La ligue était coupable ; Henri quatre était juſte.
Mais ſans vous retracer les faits de ce grand Roi,
Ne vous ſouvient-il plus du jour de Fontenoi ?
Quand la colonne Anglaiſe avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée ?

Trop fortuné badaut! . . . dans les murs de Paris,
Vous faisiez, en riant, la guerre aux beaux esprits.
De la douce Gaussin le centiéme idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du théâtre;
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas! qu'auriez-vous fait, vous & tous les auteurs?
Qu'aurait fait tout Paris, si LOUIS, en personne,
N'eût passé le matin sur le pont de Calone?
Et si tous vos Césars, à quatre sous par jour,
N'eussent bravé l'Anglais qui partit sans retour?
Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire:
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont,
Et du sage Luttaux, & du jeune Craon,
Que de vos beaux esprits les bruiantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues;

Ou

Où qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope & l'Orphelin.
Ainſi que le Dieu Mars Appollon prend les
armes ;
L'Egliſe, le barreau, la cour ont leurs allarmes.
Au fond d'un galetas Clément & Savatier
Font la guerre au bon ſens ſur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un ſoldat prenne au moins la
défenſe
D'un art qui fit longtems la grandeur de la
France,
Et qui des citoyens aſſure le repos.
Monſieur Guibert ſe tut après ce long propos,
Moi, je me tus auſſi, n'ayant rien à redire.
De la droite raiſon je ſentis tout l'empire ;
Je conçus que la guerre eſt le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des
Bayards,

En dictant leurs leçons, était digne, peut-être,
De commander déja dans l'art dont il est maître.
Mais, je vous l'avouerai, je formais des souhaits
Pour que ce beau métier ne s'éxercât jamais ;
Et qu'enfin l'équité fit régner sur la terre
L'impraticable paix de l'Abbé de Saint-Pierre.

IMPROMPTU

IMPROMPTU de MR. GUIBERT, Auteur d'un OUVRAGE Sur la TACTIQUE qui a donné lieu aux vers précedens.

JE dinais chez Voltaire, & Voltaire au repas
N'étant pas,
Je me crû sans bonheur & sans vie ;
Lors au Reverend Père Adam je dis tout bas :
Ce Temple est donc ici comme en Eucharistie ?
On le mange, on le boit, mais on ne le voit pas.

LETTRE de Monſ. de VOLTAIRE au Pape qui vient de defendre la CASTRATION dans ſes Etats.

NOUS vantons la philoſophie,
Mais que ſert ſon triſte flambeau?
Ses traits percent-ils le bandeau
De notre antique barbarie!
Inſenſés & foibles mortels,
N'avons nous pas, grace au ſophiſme,
Des eſclaves du fanatiſme,
Et des guerres & des duels!
Cet âge d'or que je regrette
Reviendra t-il? Je n'en ſai rien:
Mais l'ame eſt un peu ſatisfaite
Quand on voit faire quelque bien.

Gloire

Gloireé & flicité parfaite
Au ſuprême & ſage Prélat
Qui ne veut pas qu'une ariette
Coute un citoyen à l'état.
Se ſouvenant qu'a leur image
Les Dieux ont formé les humains;
En conſervant ce bel ouvrage
Tel qu'il eſt ſorti de leurs mains,
Cet acte ſeul l'immortaliſe;
Le monde entier le canoniſe;
Et des dames le noble coeur
Verra condamner avec joye
Un genre de fauſſe monoye
Qui bleſſoit leur belle candeur.
La modeſtie au teint de roſe,
Craint l'eſpect d'un diſgracié,
Et déteſte ſur toute choſe
L'indécence qui fait pitié,

Mais

Mais par quelle étrange manie
Cette ſanglante tirannie
A-t-elle regné ſi longtemps ?
Qu'un deſpoſte orgueilleux prétende
Être le père de ſes enfans ;
Pour bannir toute contrebande
Qu'il faſſe mutiler les gens ;
Quelqu'affreux que ſoit cet uſage,
J'excuſe un Sultan, un Sophi
De s'aſſurer un avantage
Devenu ſi rare aujourd'hui.
La Loi leur permet cinq cent femmes ;
Combien d'intrigues & de trames
Se formeraient dans le ſérail
Et pour la blonde & pour la brune ?
Comment garder tout ce bercail,
Si l'on ne peut en garder une ?
Mais par un crime revoltant

Roiler

Violer la ſource des êtres ;
Dégrader l'homme uniquement
Pour déſennuyer de vieux prêtres.
Et ce qui me ſemble aggravant,
Priver de fait un Catholique
Du plus aimable Sacrement.
Cette invention fanatique
Dut naître du fonds de l'enfer.
Convenons que c'eſt païer cher
Un petit luxe de muſique.
Eh ! ce ſont des êtres penſans,
Des Chrétiens polis & charmans
Qui dans le temple & ſur la ſcène
Se donnaient ces doux paſſe-tems
Aux dépends de l'eſpèce humaine.
La nature étouffait ſes cris.
Dignes émules de Tantale,

Les

Les pères immolaient leurs fils
A cette fureur musicale.
Les descendans des Scipions,
Des Fabius & des Catons
Subissaient l'attentat impie.
Malheureux dans leur infamie,
Chaque jour souffrant mille morts;
Et pour mieux combler leur misère,
Forcés de feindre des transports
Qu'ils ne pouvaient point satisfaire.
Ils formaient les plus beaux accords;
Ils triomphaient de la cadence;
Les roulemens & cætera;
Mais, comme on l'a dit, ces gens là
Ne brillaient pas par la dépense.
Cependant seule & sans rivaux,
L'Italie orgueilleuse oisive

Goûtait

Goutait cette gloire exclusive
De faire des monstres nouveaux.
Et comme autrefois par la guerre
Et la valeur de ses soldats,
Elle regne encore sur la terre
Par le succès de ses Castrats.
Au commerce, à l'agriculture
La prémière des nations
Oppose une manufact
De lâches & vils amphions,
Et l'on n'admirait plus dans Rome
Que cet art d'élaguer un homme
Pour lui faire pousser des sons.
En vain les fastes de l'historie
En garderont le souvenir:
On verra douter l'avenir
Trop prudent pour ôser le croire.

 Grace

Grace à la plus ſage des loix,
La nature obtient la victoire
Et Clement lui rend tous ſes droits,
Remercions ce digne Apôtre,
(Chez les cordeliers il vivoit)
Du bien qu'à l'homme on enlevoit,
Il a ſçu le prix mieux qu'un autre,
Ah! pour païer tant de bontés,
Puiſſent ſes ſonges favorables,
En dépit de ſa Sainteté,
Lui retracer la volupté
Qu'il conſerve à tous ſes ſemblables,
O vous, des bords ultramontains
Rois & Princes que je revére,
Merités vos nobles deſtins,
Et ſi la gloire vous eſt chère,
Hâtez vous: ne permettez plus
Ces cruelles métamorphoſes,

Faites admirer vos vertus,
Et n'aïez plus ces virtuoses
Qui font frémir l'honnêteté.
Abjurez un goût fanatique.
Aimez un peu moins la musique;
Et beaucoup plus l'humanité.

EXTRAIT d'une LETTRE de M. de L. H. à M. de VOLTAIRE, à l'occasion des honneurs rendus à son BUSTE, &c.

J'AI été témoin, Mardi dernier d'une fête d'autant plus agréable qu'elle était imprévue, & à laquelle il ne manquait rien que celui qui en était le héros. C'était vous sur-tout qui deviez voir Mlle. CLAIRON habillée en prêtresse d'Apollon, poser la couronne de lauriers sur la tête de l'auteur d'Alzire, dont le buste était élevé sur un piedestal, s'addresser à ce marbre insensible comme s'il eut dû l'entendre & s'animer à sa voix; & réciter avec ce bel organe & cette déclamation harmonieuse & sublime que vous lui connaissez, une ode pleine de chaleur & d'enthousiasme, qui semblait être l'hommage de la postérité. Il fallait l'entendre s'écrier en commençant.

Tu

TU le pourſuis juſqu'à la tombe,
Noire envie, & pour l'admirer
Tu dis, attendons qu'il ſuccombe
Et qu'il vienne enfin d'expirer, &c.

Je voudrais pouvoir vous tranſcrire ici l'ode entière. En voici du moins quelques fragmens.

Graces, vertus, raiſon, genie,
Dont il fut l'organe divin,
Tendre Vénus, ſage Uranie
Qu'il n'implora jamais en vain;
Beaux arts, dont il fut idolâtre,
Dieux du Lycée & du theâtre,
Venez, deſcendez parmi nous:
Digne de la Grece & de Rome,
Ce jour qui célèbre un grand homme
Doit être une fête pour vous.

Du

Du ton ſublime de Corneille,
Il a fait parler les Romains.
Racine a formé ſon oreille
Et mis ſon princeau dans ſes mains;
Grand comme l'un, quand il veut l'être,
Moins ſage que l'autre peut-être,
Plus véhément que tous les deux;
Le dirai-je? encore plus tragique,
Dans cet art profond & magique
Il a pénétré plus loin qu'eux.

O toi, qui, ſans doute, incrédule
A tant de prodiges nouveaux,
Diras de lui comme d'Hercule,
Un ſeul n'a point fait ces travaux;
Ne diviſe point ton hommage,
Poſtérité, ſur cette image
Fixe tes regards incertains;
Vois celui qui, dans quinze luſtres,

Egal

Egal à vingt hommes illustres,
En a seul rempli les destins.

Opinion, bisarre idole,
Dont l'Univers subit la loi,
Moins puissante que sa parole,
En lui tu reconnais ton Roi.
Au milieu de l'erreur commune,
L'Homme éloquent est ce Neptune
Qui s'éleve du sein des eaux,
Il parle aux vagues mugissantes,
Et les vagues obéissantes,
Vont expirer sous les roseaux.

Toi qui, sous le glaive abattue,
Devenais l'opprobre des loix,
Famille innocente, à ma voix,
Viens, tombe aux pieds de sa Statue.

Qu'importe de feintes douleurs?
Qu'importe de stériles pleurs
Qu'il a fait répandre au théatre?
Ce sont tes pleurs qu'il a taris,
Qui rendront le monde idolâtre
De son ame & de ses écrits.

De nos bons Rois modèle auguste,
Henri, le plus doux des vainqueurs,
Simple & grand, magnanime & juste,
Tu vis à jamais dans nos cœurs;
Mais sans ajouter à ta gloire,
Ton poëme rend ta mémoire
Plus chère à nos derniers neveux;
Sous un pinceau qui nous enchante
Ton image encore plus touchante,
Reçoit plus d'encens & de vœux.

REPONSE de M. de V***.

LA maiſon de Mlle Clairon eſt donc devenue le Temple de la Gloire. C'eſt à elle à donner des lauriers, puiſqu'elle en eſt toute couverte. Je ne pourrai pas la remercier dignement. Je ſuis un peu entouré de cyprès. On ne peut pas plus mal prendre ſon tems pour être malade. Je vais pourtant me ſecouer & écrire au grand Prêtre & à la grande Prêtreſſe, &c,

VERS à Mademoiſelle CLAIRON.

LES talens, l'eſprit, le génie,
Chez Clairon ſont très aſſidus ;
Car chacun aime ſa patrie.
Chez elle ils ſe ſont tous rendus
Pour célébrer certaine orgie
Dont je ſuis encore tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus !
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croiſſent chez vous :
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les tems votre ouvrage.

A Monſ. de VOLTAIRE,

Sur les vers qu'il a ecrits à Mlle. CLAIRON, après ſon apotheoſe chez cette Ex-Comedienne.

Par l'Abbé LISAS EX-JESUITE.

GRAND Peintre, aimable, & ſublime Écrivain;
Toi qui ſûs tour-à-tour nous inſtruire & nous plaire;
C'en eſt fait ta gloire eſt entière;
Te voila le Heros d'un ſouper libertin.

Chez

Chez une Courtisanne un Laurier clandestin
A Couronné ta tête octogenaire;
Et tu mets de moitié dans ton brillant destin
Une Émérite de Cithère.
Pour elle, en vérité, c'est avoir trop d'égard.
L'Auguste Clairon qu'on oublie,
Voudrait bien par le comble de l'Art,
Des honneurs immortels escamoter sa part,
Et couvrir Frétillon du manteau d'Athalie.

Vivre dans l'avenier est, dit-on, sa folie.
Voila pourquoi la Belle, à tout hazard,
Sur ton char de triomphe arrogamment s'appuïe.
Elle espère qu'un jour au Temple d'Uranie
Son buste avec le tien, sera mis en regard.
Limite enfin, crois moi, l'orgeuil de la Princesse:
Car, entre nous, ceci passe le jeu.

Ton

Ton Apothéoſe intéreſſe,
Mais chez nos bons Plaiſants, on la critique un peu,
Et le renom de la Prétreſſe,
À te parter ſans fard, décrédite le Dieu,

F I N.



